

Game over – Hameçons – Sas

Simone Suchet

Numéro 148, novembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83938ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Suchet, S. (2016). Game over – Hameçons – Sas. *Les écrits*, (148), 149–160.

SIMONE SUCHET

Game over – Hameçons – Sas

Game over

Une table joliment dressée. Assiettes, verres, couverts, corbeille à pain. En bout de table, un homme promène son regard sur la pièce, le pose sur la télévision qui ronronne doucement, là-bas, au fond.

Il semble abattu. Tient un petit revolver au plus près de sa gorge. Tire. Et s'écrase sur la nappe. Une femme sort de la cuisine, pousse un cri et laisse tomber le rôti. Elle fixe, hébétée, la marque sanguinolente qui s'étend.

Elle et lui s'étaient rencontrés lors des finales éliminatoires d'un jeu télévisé. Il était candidat, avait passé vaillamment toutes les épreuves, répondant avec une maîtrise sans faille. Il avait été sélectionné. Elle accompagnait une de ses amies, une vieille excentrique, couverte de noir de la tête aux pieds, chapeaux extravagants et robes enveloppantes. Elle, elle n'était candidate à rien. Si ce n'est à l'amour. Entre eux, il y avait tout de suite eu quelque chose de fort. Ce sentiment irrésistible qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Ils s'étaient mis en ménage peu de temps après. Chez eux, l'ambiance était joyeuse, scandée par les nombreuses émissions de jeux qu'ils suivaient chaque jour, comme un rituel. Les jeux, ils aimaient ça, en raffolaient même. Tous les jeux. Aucun n'avait de secret pour eux.

Tous les jours, à midi pile, l'homme se saisissait de la télécommande posée à côté de son assiette. Pressait un bouton. Esquissait un sourire lorsque la télévision se mettait en marche. Des bruits de casseroles qu'on remue, d'assiettes qui s'entrechoquent précédaient de peu la femme surgissant de la cuisine, un saladier dans les mains. Comme un trophée. L'homme lui adressait un sourire complice. Le repas s'achevait avec la fin des jeux. Chaque soir, le même cérémonial, une soupière fumante remplaçant le saladier. Ils dînaient dans un silence qu'entrecoûpaient seulement les réponses qu'ils soufflaient doucement aux candidats, leurs soupirs tristes si leur favori échouait, leurs cris de joie quand il emportait la victoire. Ces émissions ponctuaient leurs journées de retraités, leur procuraient un bonheur intense. Certes, il leur arrivait de s'agacer du sourire canaille du présentateur, de ses blagues grivoises, de ses questions tendancieuses, auxquelles les candidats, pas effarouchés pour deux sous, répondaient d'un air de défi. Et tout le monde de s'esclaffer! Présentateur. Public. Elle osait parfois un soupir, lui, un léger haussement d'épaules.

Il avait été sélectionné et était allé à Paris pour participer au jeu. Elle l'avait accompagné. Soutenu de son regard fiévreux. De son sourire lumineux. Il avait gagné, gagné encore, avait surmonté les diverses épreuves, était arrivé en finale. Il avait échoué à la dernière question. Patatras! Tous leurs rêves anéantis. Du public où elle se tenait, elle s'était dressée, avait crié la bonne réponse. Hagaré, il l'avait regardée. Sans rien dire.

Il n'arrivait pas à se résoudre à cette défaite, ne cessait de penser à ces cadeaux qui leur avaient échappé. Voyages. Livres. Télévision 3D. Voiture. Cette voiture qu'il avait conduite tant de fois en rêve. Plus rien. Et que dire de la honte lorsqu'ils seraient de retour chez eux. Les réflexions apitoyées des voisins. Les commentaires condescendants de la famille. Il ne souriait plus.

S'enfermait dans le mutisme. Refusait les paroles cicatrisantes, les baisers apaisants et les bras consolateurs de sa femme. Leur vieille amie, à son tour, était allée à Paris pour l'enregistrement. Elle avait surmonté les épreuves avec une facilité déconcertante, franchissant les étapes comme les coureurs cyclistes les cols de montagne. La finale était arrivée. Elle avait gagné haut la main, dans un tonnerre d'applaudissements. Lorsque sa femme s'était réjouie, il l'avait rabrouée.

Quelques semaines plus tard, par un froid matin d'hiver, la voiture avait refusé de démarrer. Un voisin, qui passait par là, s'était approché, avait demandé quel était le problème et dit : « Quel dommage que vous n'avez pas gagné cette voiture, c'est vraiment trop con, la vôtre commence à se faire vieille, elle aurait bien besoin d'une remplaçante ! » Il avait blêmi, ses poings s'étaient contractés. Il était rentré chez lui, tête basse, épaules affaissées. La télévision ronronnait doucement, là-bas, au fond.

Hameçons

Crépitement d'applaudissements. Voix pleine de componction de l'animateur : « Vous venez de remporter 36 000 euros. Tentez-vous les 48 000 euros ? » Cris d'encouragement du public. Le candidat hésite, puis dit d'une voix qu'il veut assurée : « Oui. » Après un silence dramatique, l'animateur pose la question suivante : « En Grande-Bretagne, quel est le nom du parti politique des travaillistes ? Quatre réponses au choix : A : Job Party ; B : Work Party ; C : Labour Party ; D : Business Party. » Sur l'écran, l'animateur et le candidat se font face. L'ambiance est pesante. Le public silencieux retient son souffle. Dans le salon, assis sur le canapé, un homme, la quarantaine avachie, sirote son pastis et tourne les pages du

journal. À ses côtés, Julien, allongé, walkman sur les oreilles, feuillette *Auto Plus*. L'homme le secoue : « Assieds-toi donc comme il faut. T'as pas honte ! »

Le garçon se redresse sans broncher. Son regard glacial s'attarde sur le verre de pastis. Une voix, surgie de la cuisine de l'autre côté du couloir, lance : « Labour Party, Labour Party ! Vas-y, dis-le. » Le candidat, comme s'il entendait enfin cette voix venue d'ailleurs : « Réponse C : Labour Party. »

L'animateur, quelque peu condescendant, accepte la réponse : « Labour Party. C'est exact ! À vous les 48 000 euros. » Le public, soulagé, applaudit et laisse éclater sa bonne humeur. La voix venue des fourneaux s'écrie : « Je le savais ! » La mère, ravie, se précipite dans le salon. Le père ne lève même pas la tête. Son fils a pour elle, qui apporte une soupière fumante, des yeux attendris : « Elle est encore pas mal, encore jolie. Qu'est-ce qu'elle fout avec l'autre, là-bas, sur le canapé à jouer à ces jeux à la con ? Elle pourrait partir. »

La mère verse une louche de potage à chacun. Ils mangent sans échanger une parole. La mère occupe toute la place, donnant les réponses aux questions que l'écran pose sans cesse. Heureuse pour le candidat victorieux. Malheureuse pour celui qui échoue. Charcuterie. Fromage. Dessert. Aux infos, elle se calme, le père se réveille et lance un rageur : « Tous des pourris ! » La mère dessert sans bruit. Sitôt la dernière bouchée avalée, Julien se retire dans sa chambre.

Plus tard, il quitte la maison et laisse dans le salon son père et sa mère figés devant l'écran de télévision, leur jette comme une aumône un « salut, bonne soirée » désabusé dont les derniers mots sont prononcés alors qu'il est déjà dehors. Il enfourche une grosse mobylette. Démarre en trombe. Le casque accroché au guidon. Du parking où il se gare, il entend la musique – Jay Z, Beyoncé – qui s'échappe du bar

où s'entassent ses copains. Garçons et filles. Même uniforme pour tous : jeans, t-shirts, baskets. Les filles l'embrassent, les garçons lui serrent la main, lui font un petit signe de loin. La lumière est avare, les visages blafards, l'ambiance glauque, les conversations rares. Sur les tables, des verres, des tasses, des canettes de soda et des bouteilles de bière. Au fond de la salle, dans la pénombre, Steve. À ses côtés, Sandra. Courbes pleines. Bouche pulpeuse. Des yeux dont Julien croit qu'ils seront à jamais inoubliables. « Dommage qu'elle appartienne à Steve ! »

Quand le bar ferme, Julien, Steve et Sandra se retrouvent dans l'appartement des parents de Steve. Absents. Les parents sont absents, comme d'habitude. Comme toujours. À se demander s'ils existent. Absents comme la vie qui semble s'être retirée de cette cuisine immaculée, impeccablement rangée. Julien, assis sur le comptoir, avale une bière et balaie d'un revers de main l'odeur âcre du pétard que Steve lui propose. « Tu sais bien que je fume pas. » Steve, qui a posé sur Sandra un regard possessif et des bras protecteurs, se marre et couve Julien d'un regard de grand frère : « C'est vrai, t'es un gentil garçon, toi ! » Sandra sourit, l'air las. Absente. Julien se tasse dans un coin et boit une deuxième bière. Avec lenteur et délectation, il observe Steve qui fume joint sur joint et dont les ses yeux se voilent à demi : « Une loque, une vraie loque ! »

Steve rallume un pétard à peine éteint. Sandra le lui prend et en tire une longue bouffée. Ils s'embrassent, échangent la fumée. Julien observe la scène. Agacé. « À part se défoncer et se bécoter, qu'est-ce qu'ils font d'autre ? » Steve se lève et propose le pétard à Julien, qui le repousse d'un geste. « Je t'ai déjà dit que je ne fume pas... Mais une voiture, t'en as déjà volé une voiture ? »

Steve se réveille d'un coup. Il a dans les yeux ce même regard étonné qu'il avait eu lorsqu'il avait trouvé un hameçon sur sa table. Un hameçon offert par Julien.

Euphorique, ce dernier repense à ces derniers mois. Ces mois où la vie s'était révélée plus intense, tellement plus excitante que celle de ses parents ou même celle de Steve. Son pote, son meilleur ami, dont l'insolence dédaigneuse et la morgue hautaine l'avaient épaté pendant des mois, des mois au cours desquels il lui avait imaginé un destin fabuleux dans la voyoucratie locale et même nationale, lui à ses côtés. Tous ces rêves avaient fait *pschitt!*

Julien se rappelle cette première fois où il avait chapardé. Pour le plaisir. Piquer pour piquer. Quelque chose d'inutile. De dérisoire. Au magasin *Chasse et Pêche*, il avait laissé traîner son foulard de laine dans les bacs de hameçons, qui s'étaient accrochés aux mailles de son écharpe. Multicolores. Soyeux. Légers. Ce moment magnifique où il avait franchi la porte du magasin, redoutant que l'alarme se déclenche, craignant que le vigile ne l'attrape par le collet. La sueur lui coulait sur les reins. Une sueur brûlante. Glacée. Il avait pensé que c'était cela la vie, la vraie, et qu'il venait d'en goûter la saveur.

Le soir, il avait décroché tous les hameçons. Il les avait manipulés longuement, doucement. Comme une caresse. Puis il les avait tous rangés, sauf un, dans le matériel de pêche de son père. Le lendemain, il avait déposé un hameçon sur la table de Steve. Ce dernier l'avait regardé, stupéfait. Julien jubilait : « Tu es bien ferré ! Tu y as mordu, à mon hameçon ! »

« Mais une voiture, t'en as déjà volé une voiture ? » Steve ne voit pas où Julien veut en venir. Pourtant il le suit, estomaqué par son assurance. Ils descendent en rigolant les rampes du parking souterrain. Ils se bousculent, chahutent. Au deuxième sous-sol, ils longent les rangées de voitures, des grosses cylindrées. Julien flatte, conquérant, le capot d'une BMW gris métallisé auprès de laquelle il s'arrête. « Va faire le guet. Allez, dépêche-toi ! » Steve s'éloigne. Julien bombe le torse.

Un sourire se dessine sur ses lèvres. Il s'accroupit près de la portière de la voiture. Jette un regard alentour. Il cherche son briquet. Il a peur. S'encourage. «Cool, cool, du calme...»

Rapidement, la peur qui l'oppressait se transforme, change de nature. L'excite. Et lui revient en mémoire cette expression que les Anglais utilisent pour signifier la peur qui les saisit parfois, l'angoisse qui s'empare d'eux devant une situation inconnue : *butterflies in my tummy*. Un chatouillement, c'est ce qu'il imagine. Mais il sait aujourd'hui que c'est bien plus que cela : des papillons dans le ventre. Des papillons dont les ailes soyeuses caressent les parois de son estomac. Agacement, plaisir, jouissance, douleur. Une caresse de fille. L'image de Sandra s'impose à lui. Mystérieuse. Troublante. Il éclaire la serrure avec son briquet, y glisse la pointe de son canif, lui donne un léger mouvement de rotation. Un déclic. La voiture est déverrouillée.

«C'est tellement facile!» Il s'installe confortablement sur le siège. Prend son temps. Un temps précis et efficace. Il se penche sous la colonne de direction, coupe les fils, les dénude, les met en contact. C'est parti. Le moteur ronronne. Steve, hilare, court vers lui, grimpe dans la voiture. «Un petit chien. Un toutou!»

Julien pose sur le volant des mains de propriétaire. Appuie en douceur sur l'accélérateur. La voiture sort lentement du parking. Émerge de la nuit opaque pour plonger dans une nuit claire, remplie d'étoiles. Quelques mètres plus loin, Julien ralentit, s'arrête. Sandra sort de l'ombre. Superbe châssis que les yeux jaunes de la voiture saisissent. Elle monte. S'installe entre les deux garçons. Se colle tout près de Julien. Leurs mains se frôlent. Leurs cuisses s'effleurent. «Elle est à moi. À moi!»

La voiture repart, prend son envol. Julien regarde Steve d'un air de défi : «Voilà la vie! La belle vie! Et ça vient à peine de commencer», avant de se tourner vers Sandra.

Sas

Au Canada, en Ontario, à Kingston, l'ancienne capitale du pays. Pendant une brève période au dix-neuvième siècle, Kingston demeura une ville charmante, loyaliste et bien-pensante, renommée pour son université, son collègue militaire et son lac où, l'été, se déroulent des compétitions de voile. Célèbre aussi pour ses prisons dans lesquelles éclatent parfois des émeutes sauvages. Les prisons y sont nombreuses. Prisons de femmes. Centres de détention. Maisons d'arrêt. *Half-way houses*. Pénitenciers. Celui qui ressemble au château de la Belle au bois dormant, c'est Collins Bay, *medium security*. L'autre qui ressemble à un camp de concentration, c'est Millhaven, sécurité maximale, réputée la prison la plus dangereuse du Canada. De ce danger, Julie ne savait rien. Un soir de janvier, elle est entrée dans ce camp et l'a rencontré, lui.

Le froid est vif, le vent impétueux et la neige gelée craque sous leurs pas. Le site impressionne. Située au milieu de nulle part, une structure compacte, carrée, se détache, tache noire sur l'immensité blanche et désolée. La lumière violente des miradors balaie le paysage enneigé alentour. Dans cette ambiance assourdie, la voix des gardes qui demandent aux visiteurs de décliner leur identité est cassante, la formule, laconique: «*Name?*» Tous donnent leur nom et prénom. L'un après l'autre. L'attente s'étire à l'infini. Le temps se fige avant que ne tombe la réponse des gardes, abrupte, brutale comme un couperet: «*Okay*». Ils entrent. Au milieu de ses camarades, Julie est angoissée, terrorisée. La peur qu'elle avait refoulée jusque-là s'empare d'elle. Pas question de reculer. Est-ce le pressentiment que sa vie va se jouer là ce soir? Elle n'en sait rien, avance résolument. À peine entrés, les visiteurs subissent un premier contrôle de leurs documents d'identité, puis doivent présenter leurs sacs pour une fouille. Les gardiens leur imposent une

deuxième inspection plus méthodique pour vérifier s'ils n'essaient pas d'introduire des objets interdits, ne transportent pas de drogue. Puis, ils sont invités à déposer leurs sacs et à laisser leurs manteaux au poste de garde. Après ce dernier contrôle, un surveillant déverrouille une porte qu'ils franchissent sans trop hésiter. Immédiatement après leur passage, la porte se referme. Ils sont bloqués et doivent attendre dans ce sas l'ouverture d'une deuxième porte, laquelle se referme tout aussi rapidement. Nouvelle et ultime attente.

Ils sont enfin admis à pénétrer dans la chapelle transformée pour l'occasion en salle de réunion. Bruyante. Enfumée. Au milieu de la pièce se tient un groupe d'hommes dont certains se lèvent pour accueillir les visiteurs. D'autres, plus timides peut-être, attendent que ces derniers viennent à eux. L'ambiance est conviviale, engageante, joyeuse. Tout le monde se parle. Les détenus serrent les visiteurs sur leur poitrine, leur donnent une tape amicale sur l'épaule, s'enhardissent jusqu'à embrasser les rares visiteuses, esquissent parfois un geste tendre. Les matons se font discrets, observant la scène, un sourire entendu au coin des lèvres. Les prisonniers accaparent leurs amis de l'extérieur, leur offrent café sur café, cigarette sur cigarette. Leur demandent des nouvelles. Au début, Julie est intimidée. Très vite sa gêne initiale cède devant la bonne humeur communicative et les visages réjouis de ces hommes qui lui parlent sans discontinuer. Elle craque devant leurs commentaires acerbes, leur humour noir et cinglant, leur courtoisie. Drôles, intelligents, aimables, ces hommes ne sont pourtant pas des enfants de chœur. Pour quel crime sont-ils enfermés ici ? Elle ne posera pas la question, dont la réponse d'ailleurs lui sera bientôt indifférente, troublée par cette atmosphère un peu irréelle, étrangement chaleureuse et cependant lourde. Les conversations se succèdent au gré des interlocuteurs qui se présentent à elle. Un bel ange blond à la

voix douce, un homme fin et distingué, un histrion doté d'un sens formidable de la répartie.

Lui est discret. Il dessine dans un coin. Lève parfois la tête pour observer la scène alentour, échanger quelques mots avec les gens qui viennent le saluer, puis se remet à son travail. L'œil sombre, un bandeau sur le front, le cheveu noir, les pommettes saillantes, il reste concentré sur sa tâche. Face à Julie, il étale sur le sol son dessin. Avant même qu'elle ait eu le temps de vraiment regarder, il se lance dans des explications sans fin. Il commente. Parle sans s'interrompre, poussé par une urgence irrépressible. Elle l'écoute. Captivée. L'annonce qu'il faut partir la prend par surprise. Lui aussi, il semble. Il lui demande son adresse. Julie la lui donne sans hésiter. Il écrira, il le lui promet.

Julie rentre dans le Vermont. Elle retrouve ses amis, sa vie à l'université. Se demande ce qu'il devient. Les lettres promises n'arrivent pas. Son silence l'opprime et la tristesse l'accable. Elle se voudrait désabusée mais se surprend à guetter le passage du facteur, à surveiller sa boîte aux lettres. Elle persiste à croire qu'il tiendra sa promesse. Après une trop longue attente, une carte arrive enfin. Elle lui dit son incapacité à écrire, ses difficultés à trouver les mots qu'il a dans le cœur et qu'il ne réussit pas à tracer sur le papier. Puis très vite arrive une lettre, une vraie. Une lettre remplie de mots beaux comme des notes de musique, comme des fleurs printanières, des mots qui coulent facilement et qui la ravissent. Et le lendemain une autre lettre. Et encore les jours suivants. Tous les jours. Des mots à n'en plus finir. Un flot incessant. De l'amour, tellement d'amour. Des torrents d'amour.

Un soir, il lui téléphone, lui dit qu'il vient d'être libéré. Une libération conditionnelle qui ne l'autorise pas à voyager. Pourrait-elle venir le voir ? Trois jours plus tard, dans une rue

calme, ombragée, elle se tient devant la porte d'une de ces *half-way houses* où les gens comme lui reprennent contact avec la vie du dehors. C'est là qu'il vit maintenant. Elle sonne. Il ouvre. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils dînent ensemble. Vers vingt-deux heures, elle le raccompagne. Il n'a pas la permission de minuit! Demain, ils se reverront. Ils auront une journée entière, rien que pour eux. Il arrive tôt. Ils se promènent dans la ville, au bord du lac. Prennent le ferry, abordent sur une petite île qui sent bon le lilas. C'est là qu'ils font l'amour pour la première fois. Le soir, elle le raccompagne juste avant qu'il ne soit trop tard. Le lendemain, il lui demande de l'épouser.

Ils vivent ensemble maintenant. Il peint des tableaux lumineux, remplis de femmes mystérieuses, de châteaux désertés, d'animaux fabuleux et d'oiseaux inquiétants. Il vient de vendre un de ses tableaux. Il jubile. Il a de l'argent. Du liquide. Des billets, et ces billets, il les lui offre. Dissimulé derrière la cloison, il les jette à ses pieds, un à un. Il fait durer le plaisir, un billet, un deuxième, un autre encore. Il irradie. Il est heureux. Ils sont heureux.

Préoccupé par l'état du monde, il lit des livres austères qui annoncent mille catastrophes à venir. Écrit des articles, des manifestes, lance des pétitions. Exaspéré par l'indifférence des gens autour d'eux, il claque des portes, part dans la nuit. Il achète une couverture d'aluminium, une grande, très grande pour qu'ils y soient au chaud, serrés l'un contre l'autre, au fond des bois. Car il l'affirme, il y a danger. Il s'enfonçe chaque jour davantage. Énonce des théories incompréhensibles, prépare des projets déraisonnables. Il menace, tempête. Il veut qu'on l'entende. Lors d'un rassemblement politique, drapé dans une cape rouge, spectaculaire mais trop légère, il s'écroule, brisé par le froid boréal.

Bien que séparés maintenant, ils se voient de temps à autre. Pour ne pas laisser mourir leur amour vivace, cependant effaré, leur amour qui ne se sait plus. Un soir, Julie rentre chez elle après quelques jours d'absence. C'est le chaos. Des cartons empilés dans un coin. Une valise. Des coupures de journaux. Des bouts de papier chiffonnés, froissés, remplis d'une écriture désordonnée, de mots jetés ici et là. Les lambeaux de sa vie éclatée. Un puzzle qu'il lui faudrait reconstituer. Elle n'en a pas la force, l'énergie. Elle ne peut pas endosser sa peur de vivre. Elle a peur elle aussi.

Elle décide de s'éloigner : il la retrouve. Il ne la laisse pas l'oublier. Lui envoie des photos. Des photos de lui. Étêtées. À la place de sa tête, qu'il a découpée, un trou. À ses côtés, un homme sans tête ! Un homme qui s'est retranché de la vie. Que s'est-il passé ? Les souvenirs se bousculent dans sa tête. Elle se rappelle cette promenade qu'ils avaient faite à Ottawa. Il lui avait montré un restaurant modeste, impersonnel comme il en existe tant en Amérique du Nord. Il lui avait dit qu'il y avait mangé seul le soir de Noël. Elle avait pensé à sa famille, qui ripaillait sans doute, pas très loin, et s'était jurée que plus jamais il ne dînerait seul, un soir de Noël. Elle avait failli. Elle avait fait des promesses insensées.

Alors elle part encore plus loin. De l'autre côté de l'océan. Il la retrouve. Un coup frappé à la porte du bureau de Julie et son visage souriant qui s'y encadre. Il entre confiant, rempli d'espoir. Il l'enlace et s'étonne de la raideur de cette femme qu'il n'a jamais cessé d'aimer et qui le fuit. Elle ne sait pas quoi dire. Elle tergiverse, invente un prétexte, le pousse vers la sortie en lui accordant une vague promesse. Il revient une fois encore, le regard halluciné, la barbe hirsute, les joues creusées et des mots à n'en plus finir. Un flot violent, insatiable. Elle perd la raison devant ce délire verbal. Cette logorrhée échevelée l'assomme. Elle ferme la porte.